

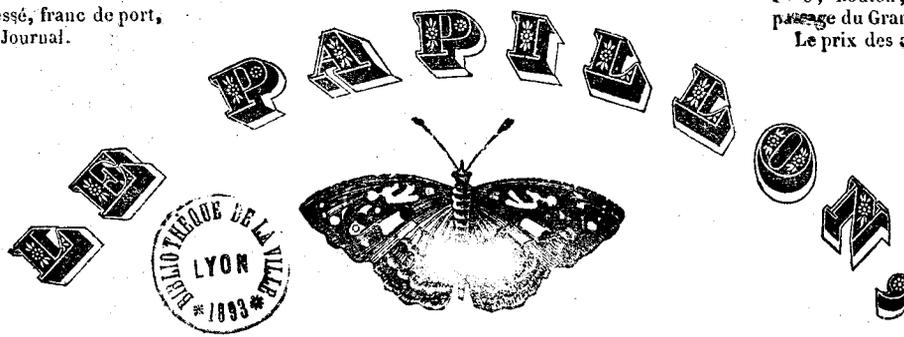
N° 297. — Dimanche, 25 Août 1853.

Ce Journal paraît les Jeudis et Dimanches. Le prix de l'abonnement (qui se paie d'avance) est de 6 fr. pour trois mois, 11 fr. pour six mois, 20 fr. pour l'année, et de 1 fr. de plus par trimestre pour les départements. Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé, franc de port, à l'imprimerie du Journal.

3^{me} ANNÉE.

On s'abonne au bureau du Journal, chez L. Boitel, imprimeur, quai Saint-Antoine, n. 36; M^{mes} Geury et Durval, place des Célestins; Louis Babeuf, rue Saint-Dominique, n. 2; Bohaire, libraire, rue Puits-Gaillot, n. 9; Bouton, cabinet littéraire, passage du Grand-Théâtre.

Le prix des annonces est de 15 c.



JOURNAL DE L'ENTR'ACTE.

Littérature, Arts, Poésie, Nouvelles, Théâtres, Modes, Annonces.

LE FAUX.

Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable.

Si cette maxime est juste, rien n'est assurément moins aimable et moins beau que notre siècle. L'antiquité a eu l'âge de fer, nous avons maintenant l'âge du chrysole; car rien en vérité n'est plus faux que notre siècle, tout y est faux, le faux seul y prospère. La civilisation et l'industrie ont fait de si beaux progrès que partout la nature a été détronée, et que la vérité en toute chose a perdu son crédit. Allez dans le monde, là où l'élite de la société se réunit; choisissez le bal le plus brillant, le faux y dominera. Les femmes les plus distinguées et les plus opulentes ne se font pas scrupule de se parer de faux diamans. L'art des lapidaires a fait tant de progrès que Golconde n'est plus qu'une vanité. Il faut être M. Josse aujourd'hui pour distinguer le vrai du faux en matière de pierreries.

Descendez d'un cran, passez au monde bourgeois, ce ne sont plus les diamans qui sont faux, c'est l'or, c'est la dentelle. Dans le monde des commis marchands et des clercs d'huissier, le faux sera encore plus mesquin, ces messieurs auront de faux cols, de fausses bottes et de fausses chemises qui ne leur couvrent que la poitrine.

Tout ce que la nature a produit de plus précieux a été imité; non-seulement les pierreries, l'or, la dentelle, mais encore la beauté physique de l'homme et de la femme. Par exemple, dans une promenade sous les Tilleuls, sur cent femmes, il n'y a pas dix femmes vraies. Vous voyez des fines tailles, des formes arrondies, un teint de lis et de rose, de beaux cheveux, de belles dents, des lèvres vermeilles, tout cela est faux. Il y a des femmes qui sont fausses depuis la pointe de leurs faux cheveux jusqu'à leurs faux talons qui les grandissent. Les régions qui demandent des contours gracieux et développés sont surtout celles que l'art arrondit et simplifie avec une perfection charmante.

Le faux, qui nous poursuit dans tous ces objets de séduction faits pour nous charmer, n'épargne aucun de nos cinq sens. Le toucher est trompé par les formes d'emprunt, l'odorat par des parfums fallacieux, la vue par de fausses couleurs, l'ouïe par les fausses notes que nos chanteurs nous ménagent si peu, le goût par une foule de déceptions que les marchands de comestibles étalent, et que leurs restaurateurs servent chaud.

C'est surtout le vin qui prodigue ses mensonges à notre goût. Dieu sait ce que nous buvons de jus de réglisse parfumé à la violette lorsque nous croyons déguster du Bordeaux-Laffitte! Dieu sait les décoctions de bois de campêche qui nous passent par le gosier sous

le titre de vin de Bourgogne! Dieu sait la piquette fulminante que nous faisons mousser dans nos verres en croyant *sabler le champagne*, comme disent les vau-devillistes. Ce mensonge, hélas! qui falsifie et frelate nos meilleurs vins, va nécessairement prendre cette année un immense développement. Les malheurs et les ravages qui ont fondu de toutes parts sur la France n'ont pas épargné nos meilleurs clos. L'orage a passé sur nos vignes! La grêle a coupé les ceps de Médoc et de Vougeot! Adieu paniers, vendanges sont faites!

M. de Tayllerand est le premier qui ait osé diviniser le mensonge, en disant que la parole a été donnée à l'homme pour déguiser sa pensée; mais ce n'est pas lui qui a inventé la fausseté. De tous temps les fausses paroles ont eu cours, non-seulement dans la diplomatie et dans la politique, mais dans toutes les choses que touche la langue humaine. Aux fausses paroles il faut ajouter les faux sermens, puis viennent les faux-fuyans et les faux visages.

Nous avons aussi les faux braves, les faux mollets et les faux dauphins.

De compte fait, il est apparu cent trente-huit faux dauphins depuis la restauration; les faux dauphins avaient fini par former une société en commandite, et par fonder un journal qui a brillé et s'est éteint il y a quelques mois. Cette industrie est en décadence, car les dauphins commencent à se faire vieux; il est probable qu'ils seront remplacés par les faux ducs de Reichstadt.

Le théâtre, qui avait inventé les faux bijoux, les fausses fraîcheurs, les faux poignards, les fausses sorties et les *Fausse Confidences*, a été singulièrement dépassé par la société. Tout est devenu faux dans notre monde, tout jusqu'à la mort. On a fait mentir jusqu'à la nécrologie, et le faux trépas a semé partout ses menteuses funérailles depuis feu M. Drouineau, qui est immortel, jusqu'à M. Bertin de Vaux, mort avant-hier dans les journaux du soir, et heureusement ressuscité dans ceux du matin.

Après cela, pourquoi condamner ceux qui fabriquent de faux billets de banque et de fausses pièces de 5 francs? Puisque tout ici bas est faux, n'est-il pas juste de payer de la fausse marchandise avec de la fausse monnaie.

LES POIRES.

Adieu aux cerises, au revoir les framboises, bon voyage aux groseilles, salut aux abricots, voici venir les poires. La poire, ce fruit savoureux, sapide, juteux, est la providence des goûters de l'école; nous grandissons, enfans que nous sommes, avec l'amour maternel d'un côté du cœur et un attachement profond pour la poire de l'autre; à la première poire qui pousse on illumine

tous les collèges de France: Vefour fait payer dix francs la première poire qui paraît. Je ne sais plus quel troubadour de Provence a chanté les poires; mais je me souviens que Crusius en fait un gracieux éloge, comme Saint-Amand du cidre, Pythagore des fèves, Passerat des figues, et Piis et Mayer des huîtres. Le pape Sixte-Quint, tout sévère qu'il était, aurait fait grâce de la corde à un homme coupable d'adultère, si en place de supplications et de larmes, ses parens et ses amis lui eussent apporté une corbeille de poires de bon chrétien en forme de recours en grâce. Quelques jours avant sa mort, Sixte-Quint se fit servir à dîner un plat de poires dont il voulait toujours avoir à son dessert, parce qu'étant né dans la saison où l'on mange ce fruit, elles le faisaient souvenir du jour de sa naissance. En ayant pris une qu'il trouva pourrie en dedans, il en prit une autre; mais celle-ci n'étant pas meilleure que la première, il la jeta avec chagrin au milieu de sa chambre en disant, de façon à être entendu de tout le monde: «Puisque les Romains sont rassasiés de poires, il faut désormais leur servir des châtaignes!» Faisant ainsi allusion à son nom de Peralà, aux poires qui faisaient partie de ces armes et au nom du cardinal Castagna, qu'il supposait devoir le remplacer au saint-siège, et qui avait aussi des châtaignes dans ses armoiries. La troisième poire ayant ressemblé aux deux autres, Sixte qui tenait souverainement à son jeu de mot pontifical répéta: «Quand les poires sont passées, on commence à voir les châtaignes.»

Louis XVIII ressemblait par-là au successeur de Saint Pierre: au défaut d'autres plaisirs, il se donnait celui des primeurs. Du chasselas au mois de mai le faisait tomber en pamoison, des petits pois en janvier le rendaient ivre de joie, et des poires en mars lui donnaient la béatitude des saints; s'il eut vécu dix-huit mois de plus, il aurait fait Chevet premier ministre.

Ce goût désordonné, cette passion frénétique pour ces avortons de la végétation, ces nains, ces nabots, ces monstruosité, produit des incestueuses caresses du soleil à la terre d'une serre chaude, épuisèrent presque sa cassette royale. Afin de ne rien manquer de ce qui pourrait réveiller encore sa sensualité éteinte, il avait enrichi à grand frais un vaste terrain sur le territoire de Montreuil, de tout ce qui devait concourir à la satisfaction de son raffinement gastronomique. Le père Etienne était le porte-clef de cette prison, où languissaient les melons, où se mouraient les ananas; un jour du mois de janvier, Etienne recueille sur un poirier, le Benjamin de ses affections, deux énormes poires de Saint-Germain, qu'il remet aussitôt à son fils pour les porter au château. Le fils de père Etienne part en toute hâte et quoiqu'un léger accident l'eût retardé en chemin, il arrive au palais au moment où le roi venait d'achever ses côtelettes et ses sardines.

On n'eut rien de plus pressé, puisque les poires arrivaient à temps pour figurer au dessert, que de les placer en face de Louis XVIII. A cette vue le roi s'exaltait; il ne se possède plus quand on lui dit que ce sont des fruits de la commune de Montreuil; et il ordonne qu'on introduise le fils de père Etienne. D'abord il le félicite, le loue de son zèle; puis il lui permet de lui faire une demande, lui promettant de le satisfaire. Mais pour le récompenser d'abord de son habileté à obtenir des fruits en pareille saison, il l'engage à prendre une des deux poires, et sa majesté elle-même s'empare de l'autre et la mord à belles dents. Mais en obéissant au roi, le jeune jardinier tire son couteau de sa poche et commence à peler la poire.

—Butor! gâter un fruit si beau, s'écria le roi. Regarde... fais comme moi... allons...

— Oh! que non... répondit l'enfant de père Etienne.

— Pourquoi?... Dis pourquoi, je le veux...

— C'est qu'y en a une qu'est tombée dans la route... et ne sais pas laquelle.

Cet événement fut cause que Louis XVIII péla désormais toutes les poires qui lui venaient de Montreuil ou d'ailleurs. Et pour empêcher les rieurs d'être contre lui il manquait rarement de raconter cette scène entre la poire et le fromage.

Ami lecteur, je vous donne l'anecdote au même prix qu'on me l'a cédée. Mettez-la en réserve pour les jours où vous en manquerez, et peut-être me saurez-vous gré de vous avoir rappelé ce précepte du sage : « Il faut toujours garder une poire pour la soif! »

LA DRÔLE DE CHOSE QU'EST L'AMOUR.

Avez-vous aimé une seule petite fois en votre vie, lecteur? — Oui! — Eh bien! dites-moi, connaissez-vous au monde un être plus ennuyeux, plus stupide qu'un amoureux? — Je ne le pense pas. Ce quelque chose qu'on appelle l'amour a le talent merveilleux de vous détériorer un individu de la tête aux pieds, au physique comme au moral.

Cela vous *abîme* un homme en quelques jours, à faire pitié. Cela vous le rend de spirituel, stupide; de joli garçon, laid à faire peur. Jouissez donc de quelques avantages physiques, intellectuels et moraux pour tout perdre ensuite dans les mains de ce scélérat de Cupidon, mauvais garnement à qui je donnerais de grand cœur le fouet, si dame Vénus consentait à le laisser passer une fois de ses genoux sur les miens.

Il faut avoir *passé par là*, pour savoir comme les soupirs, les pleurs, les désirs, les craintes, les joies, les douleurs, fruits amers de l'amour, assassinent un individu passionné. Il ne mange plus, ne boit plus, ne dort plus, ne parle plus, ne... plus, ne... plus, ne...

plus : inutile de dire qu'en s'abstenant de tout ainsi, il devient maigre, pâle, chétif et bête.

Triste résultat de l'amour!

— Quelqu'une de mes aimables et jolies lectrices, (il est connu que toutes les lectrices sont aimables et jolies) a-t-elle cédé à l'amour? (Étrange question, quand Hercule lui-même, le grand Hercule, a filé *aux pieds* de M^{lle} *Omphale*, comme dit cet autre dans la *pièce de Scribe et Mélesville*.)

Dites-moi franchement, jeune et timide enfant, qui rougissez en me lisant, n'est-ce pas que l'amour est bien doux au cœur, et que la vie sans lui s'écoulerait bien triste et bien monotone? n'est-ce pas que le jour où deux grands yeux noirs ont cherché les vôtres avec ardeur, et qu'une main fiévreuse a pressé doucement la vôtre, votre cœur battait à briser votre poitrine; et que, le front pâle, le sein agité, vous étiez bien heureuse d'aimer et d'être aimée.

N'est-ce pas que les soupirs arrachés par la crainte, n'étaient pas sans charme, et qu'un baiser d'une bouche adorée séchait bien vite les larmes que la douleur avait fait répandre?

Quelle ivresse dans ces doux et passionnés entretiens, dans lesquels tu disais à une seule oreille toutes les confidences de ton cœur ingénu!

Qu'elle est douce l'heure du rendez-vous, heure nocturne, silencieuse et sombre, où tu t'appuyais sans crainte sur un bras qui n'était celui de ton père, ni celui de tes sœurs?

Oh! qui te rendra ces instans fortunés où tu t'enivrais avec jouissance de la vie et désirais ne jamais mourir? N'est-ce pas que l'amour est une belle chose, enfant?

Oui, bien belle, bien pure et bien divine. — Dans les livres, les almanachs et le cœur des *jeunes filles*; mais aussi bien fade, bien maussade, bien ennuyeuse et bien bête dans la vie de tous les jours.

Somme toute, c'est une drôle de chose que l'amour, essayez-en, si vous en avez le temps.

LA MÈRE DES PETITS SAVOYARDS.

Air: *C'est là que je voudrais mourir.*

Pauvres enfans, vous quittez nos montagnes
Et les glaciers où je guidais vos pas,
Notre humble toit, nos arides campagnes,
Pour aller voir de plus heureux climats.
Rappelez-vous les conseils d'une mère :
La probité rend le cœur plus joyeux ;
Allez, enfans, c'est en Dieu que j'espère ;
Souvenez-vous de nos derniers adieux.

N'oubliez pas que ce Dieu tutélaire

Veille en tout temps sur nous et sur autrui,

Et que du pauvre il bénit le salaire ;
Embrassez-moi, je vous confie à lui.
Après dix ans d'un travail mercenaire
Dont le profit sera bien glorieux,
Vous reviendrez retrouver votre mère,
Souvenez-vous de nos derniers adieux.

Dans ce Paris, ville favorisée,
Allez tous deux quêter de vils travaux :
Là chaque jour l'or tombant en rosée
A fait grossir de bien petits ruisseaux ;
Cet or ici fertilise nos plaines,
Les bonnes gens sont protégés des cieus ;
Un tel espoir adoucit bien des peines ;
Souvenez-vous de nos derniers adieux.

Dans cette ville, en butte à la souffrance,
Vous y verrez des cœurs bien corrompus,
Mais du pasteur qui bénit votre enfance,
Rappelez-vous les leçons de vertus :
Il vous a dit : Enfants, sur cette terre
Soyez toujours justes, laborieux,
Et l'Éternel sera pour vous un père !
Souvenez-vous de ses derniers adieux.

Vous serez deux pour supporter la vie,
En vous aidant servez-vous de soutien,
Vous ne ferez jamais naître l'envie,
Pour être heureux surtout aimez-vous bien
Par le travail éloignez la misère.
Je reviendrai vous attendre en ces lieux.
Souvenez-vous des baisers d'une mère,
Souvenez-vous de nos derniers adieux.



LA
FLORE DES JEUNES ARTISTES,
OU
BOTANIQUE PITTORESQUE.

En publiant cet ouvrage, l'auteur n'a pas la prétention d'offrir au public une Flore supérieure à celles qui sont déjà connues sur la botanique, mais bien l'espoir de rendre l'étude de cette science plus récréative, en puisant dans les ouvrages les plus appréciés de ce genre tout ce qui peut intéresser davantage relativement à la culture et aux propriétés des fleurs qui ornent nos jardins et embellissent nos champs : en y joignant leur histoire symbolique et toutes celles qui peuvent y avoir rapport, décrivant de plus la méthode pour les peindre à l'aquarelle, il a voulu offrir à l'artiste des compositions heureuses ; à l'amateur, des collections qu'il pourra copier à l'aquarelle sans le secours d'aucun maître, n'ayant seulement à suivre que les leçons de ce genre données par le texte ; à l'homme du monde, un délassement agréable ; au praticien, peut-être quelques renseignements utiles ; et à la jeunesse, un traité de botanique qui pourra lui être confié en toute sécurité.

Si la plupart des personnes qui habitent la campagne, loin de se plaindre de la monotonie et de l'ennui qu'elles y éprouvent, se rendaient compte de la naissance, de l'existence, de l'utilité, je dirai même de l'histoire de cette foule de petits êtres qui les entourent, la campagne leur offrirait une occupation d'autant plus agréable, qu'elle serait d'un intérêt toujours croissant.

Ces fleurs, qui, non contentes de charmer notre vue, et plus souvent encore notre odorat, nous deviennent précieuses par leurs vertus, sont des êtres qui vivent, qui respirent ; les principes de leur existence ne se ressemblent pas, elles réclament des soins différents

et tout-à-fait maternels ; d'ailleurs peut-on les considérer sans intérêt ? leur langage, comme leur emblème, ne nous en offre-t-il pas un tout ideruliculier ?

On souscrit à Lyon chez MM. A. Baroa, rue Clermont, n° 5.

L'ABEILLE MUSICALE. *

Parmi les nombreux journaux de chant que Paris envoie périodiquement à la province, il en est un surtout qui se montre de plus en plus digne du succès et de la vogue qu'il a obtenus. — Cette feuille, c'est *l'Abcille musicale*, rédigée par le plus gracieux, le plus fécond de nos ménestrels, le célèbre *Romagnésy*. — Le nom de son éditeur et ceux de ses dignes collaborateurs, *Andrade, de Beauplan, Monpou, Panseron, Bruguières*, etc., etc., font eux seuls un assez bel éloge de *l'Abcille musicale* pour nous dispenser d'en parler plus longuement à nos lectrices.

Ce charmant journal, spécialement destiné aux jeunes personnes, se trouve sur tous les pupitres, dans l'élégant boudoir comme sur le piano de la jeune pensionnaire, enfin dans tous les lieux privilégiés où le culte enivrant de la musique n'est point abandonné.

* S'adresser, franc de port, rue de Richelieu, n° 87, chez ROMAGNÉSY, éditeur, marchand de musique. Prix du journal : 14 francs par an.

VÉRITABLES PASTILLES DE VICHY,

DITES

PASTILLES ALCALINES DE D'ARCET,

Préparées à Vichy même, d'après les conseils de M. d'Arcet,
et par les soins de M. Ancelin, pharmacien.

Elles excitent l'appétit, préparent les voies digestives à recevoir les aliments, neutralisent les aigreurs, dont les mauvaises digestions sont accompagnées, et sous ce rapport elles aident puissamment l'estomac et le mettent en état de remplir facilement ses fonctions.

Les plus célèbres médecins en recommandent l'usage à toutes les personnes qui, sans être malades, sentent cependant leur estomac pendant la digestion ; car, sentir son estomac, c'est mal digérer. Les journaux de médecine les plus justement renommés en font l'éloge ; tels sont entr'autres la REVUE MÉDICALE, tome 23, page 500. On lit aussi ce qui suit dans le JOURNAL DE PHARMACIE ET DES SCIENCES ACCES soires, tome 12, page 126 :

L'expérience a prouvé qu'on rétablissait facilement une mauvaise digestion par l'emploi des Pastilles de Vichy, et que leur usage journalier pouvait non-seulement faciliter les digestions pénibles, mais même prévenir ce mal en permettant à l'estomac de recevoir des aliments dont le choix ou la quantité aurait pu, sans ce secours, en troubler les fonctions. L'action produite par les Pastilles de Vichy est tellement prompte, qu'elle paraît être purement chimique.

Ces Pastilles sont aromatisées à la menthe, à la fleur d'orange, au citron, à l'anis, à la rose, au baume de tolu, à la vanille. Il y en a aussi sans arôme.

PRIX : LA BOITE, 2 FR. ; LA DEMI-BOITE, 1 FR.

Un dépôt est établi à Lyon, chez M. Boitel, pharmacien, rue Lafont, 24.

PÂTE PECTORALE

DE REGNAULD AINÉ,

PHARMACIEN, A PARIS.

La Gazette de santé signale, dans son n° 36, les propriétés de cette pâte pour guérir les rhumes, coqueluches, l'asthme, catarrhes, et pour prévenir ainsi les maladies de poitrine.

Le seul dépôt, à Lyon, est chez M. Boitel, pharmacien, rue Lafont, n° 24.